SI - PALLI

P.J. 13. 3ᵉ. 25

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 15
PLUTEO III
N.° CATENA 2

CHEF-D'ŒUVRES

DE

NÉRICAULT

DESTOUCHES.

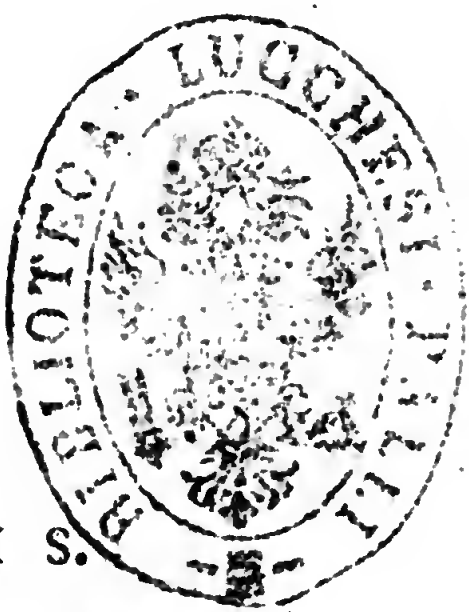
CHEF-D'ŒUVRES

DE

NÉRICAULT

DESTOUCHES.

TOME TROISIEME.



A PARIS.

M. DCC. XCII.

TABLE
DES PIECES
contenues dans ce volume.

Le Dissipateur, ou L'Honnête Friponne, Comédie.

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

PRÉFACE.

L'*AVARE* et le *Dissipateur* sont deux contrastes parfaits. Moliere s'est emparé du premier. Non-seulement c'étoit le plus facile et le plus brillant ; mais Plaute lui en avoit fourni le sujet et les traits les plus vifs et les plus comiques. Il est vrai que Moliere a trouvé l'art d'enrichir sa matiere ; je puis ajouter même qu'il a surpassé son modele dans son *Avare* et dans son *Amphitryon* ; mais enfin c'étoient toujours des imitations, et tout le monde conviendra, sans peine, qu'il est bien plus aisé de perfectionner que d'inventer, sur-tout, quand un grand homme polit l'ouvrage d'un grand homme.

Pour ce qui me concerne ici, le cas est tout différent. Je n'ai travaillé sur aucun modele. J'ai fait choix de mon sujet, j'en ai formé le plan, et c'est la nature qui me l'a fourni ; mais j'ai trouvé dans l'exécution des difficultés

presque insurmontables. C'est ce que mes Lecteurs observeront facilement, s'ils font réflexion que le caractere du *Dissipateur* n'est pas un de ces caracteres momentanés, qui peuvent produire tout leur effet dans l'espace de vingt-quatre heures, et même pendant le seul tems de la représentation, qui suffit pour étaler les principaux traits de l'avarice, et pour en tirer tous les événemens qui peuvent rendre une action complette.

Il n'en est pas de même d'un *Dissipateur*; car, outre que son caractere est moins ridicule, et, par conséquent, moins risible, il lui faut bien plus de tems pour se développer: ses actions veulent des intervalles. Quelque prodigue que puisse être un homme, il ne parvient pas tout d'un coup à sa ruine totale, qui est le seul événement par où l'on puisse finir son histoire et achever son portrait. Or, comment accorder les regles du Théatre avec un pareil caractere? Ruiner un homme puissamment riche, dans l'espace de vingt-quatre heures, c'est représenter une action qui ne peut gueres être vraie, et qui certainement n'est

point vraisemblable. Il ne me restoit donc aucun expédient pour me tirer de l'embarras où je me trouvois que de faire paroître d'abord mon Héros prêt à tomber dans le précipice qu'il ne voit point, parce que ses passions et ses faux amis le lui cachent, depuis longtems ; mais il ne me suffisoit pas de le présenter dans une situation si périlleuse : il falloit faire connoître au Spectateur les raisons et les incidens qui l'avoient causée. Je ne pouvois les mettre en action, puisque le tems ne me le permettoit pas ; et ce n'est que par des récits que j'ai rempli mon sujet. Mais on voit aisément, par ces détails, combien il est inférieur à celui de l'*Avare* ; que, pour l'égayer et le rendre plus intéressant, je n'ai pu me dispenser de mettre en œuvre tous les caracteres épisodiques qu'il amenoit nécessairement à sa suite, et qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans un petit nombre de personnages et d'évenemens, ni d'affecter cette aimable simplicité d'action, si justement admirée dans les anciens, principalement dans les Comédies de Plaute, qui, par cet en-

droit, est bien supérieur à Térence, selon le jugement des meilleurs Critiques.

Ce qui me paroît le plus heureusement imaginé dans ma Comédie du *Dissipateur*, c'est le caractere de la veuve. J'avoue qu'il cause quelque répugnance, au premier aspect, et qu'il paroît, d'abord, blesser la délicatesse des Spectateurs; mais j'ose dire qu'un peu de réflexion a bientôt guéri leurs scrupules; car n'est-il pas facile d'observer que j'ai l'attention pendant tous les actes, et par différens moyens, de faire entrevoir, et même espérer qu'enfin on sera content de Julie? Il n'est point de Spectateur ou de Lecteur assez peu délié pour ne pas sentir que le caractere apparent de cette veuve n'est qu'un caractere déguisé par la prudence et par la tendresse, et que cette fausse apparence qui fait le nœud de la Piece, en produisant des événemens singuliers et intéressans, met le *Dissipateur* à portée d'étaler son caractere, et le pousse plus rapidement à sa catastrophe. En effet, les prudentes manœuvres de Julie amenent un dénouement d'autant plus heureux qu'il satisfait

les desirs des Spectateurs, en ouvrant les yeux d'un jeune homme aimable, que d'indignes flatteurs avoient aveuglé, et en le retirant du précipice affreux où de faux amis l'avoient fait tomber.

Au reste, il m'eût été très-facile de donner à cette veuve un caractere tout différent, et d'en faire une Héroïne merveilleuse, en la rendant aussi généreuse qu'elle semble intéressée; mais, outre que ces caracteres romanesques, que quelques Auteurs comiques nous étalent aujourd'hui, ne sont point du ressort, ni du ton de la Comédie, qui ne veut rien que de simple et de naturel, je sens, et l'on doit sentir, comme moi, que plus je me serois écarté du vrai pour les imiter, plus je me serois éloigné du but que je me propose, qui est de représenter le monde tel qu'il est, et n'on pas tel qu'il devroit être. Si j'avois voulu quitter le brodequin pour chausser le cothurne, j'aurois dû faire aussi du *Dissipateur* un homme non moins généreux que magnifique; mais l'aurois-je copié d'après nature? Non, très-assurément. Les prodigues ne

le sont point par vertu ; ils n'ont que les dehors de la générosité : ils ne veulent que satisfaire leurs passions, ou leur vanité. Tout ce qui ne tend pas à l'un de ces deux objets ne fait aucune impression sur eux. Donner pour le seul plaisir de donner est un charme qui ne les touche point. Ils ne sont prodigues que pour leurs flatteurs, ou que pour les ministres de leurs plaisirs ; au lieu qu'un homme vraiement généreux soumet son humeur bienfaisante et libérale à la justice, à la prudence et à la raison. Il n'a point d'autre intérêt que celui de bien faire ; et il n'est jamais plus content de lui-même que lorsqu'il peut déterrer le mérite indigent, et non-seulement soulager, mais prévenir ses besoins. Telle est la différence essentielle entre la prodigalité et la générosité ; et c'est ce que je me suis efforcé de faire sentir dans le caractere du *Dissipateur*. Il falloit le copier, et non pas l'imaginer. J'ai toujours l'homme devant les yeux, et j'aime mieux le peindre que de le farder. Peindre est l'objet de la Comédie. Si les figures qu'elle représente

aux yeux des Spectateurs ne sont pas parfaitement ressemblantes, le plus riche coloris ne sauroit empêcher que les connoisseurs ne les trouvent mauvaises.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LE sujet, les jugemens et anecdotes de cette Comédie se trouvent, ainsi que ceux de celle du *Tambour nocturne*, dans le *Catalogue des Pieces de Destouches.*

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 mars 1753.

PERSONNAGES.

LE BARON, pere de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
CLÉON, amant de Julie, et dissipateur.
LE MARQUIS, fils du Baron.
LE COMTE, ami et confident de Cléon.
FLORIMON, autre ami de Cléon.
CARTON aussi ami de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.
ARSINOÉ, }
ARAMINTE, } amies de Cléon.
BÉLISE, }
FINETTE, femme-de-chambre de Julie.
Plusieurs convives de Cléon.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Cléon.

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Bonjour, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très-humble serviteur!

FINETTE.

Cléon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis long tems, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler ?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart-d'heure, au moins, il ne sera visible.

FINETTE.

Eh! pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le Comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la maniere
De dépenser, dans peu, la somme toute entiere.
Cet argent-là lui pese; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Eh ! bien, qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir.
Je suis fille; il me faut un mari : cette somme
Pourroit, entre mes mains, tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendroient à propos;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes pressée ?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire!

FINETTE.

Ma foi! Cléon feroit un acte méritoire!

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a plus d'appas.
C'est ou pour son plaisir, ou par vanité pure
Qu'il prodigue son bien, sans raison ni mesure.
Très-souvent le caprice excite ses bienfaits:
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets:
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,
Ici pour le flatter font de communs efforts,
Et se moquent de lui sitôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manége?
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cléon t'a donné, depuis un si long tems,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides.

Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vuides?
Morbleu ! si ma Maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plutôt que de souffrir cela!
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos Maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres!

PASQUIN.

Dans les commencemens je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon Maître quelque tems a fait le bon Apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi:
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi, qui me plais céans et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci J'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son Maître,
Et, trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hasard,
Leur livra le dîner, pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidele valet est-ce donc-là l'office?

PASQUIN.

Eh! morbleu! que chacun se rende ici justice.
Ta Maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cléon, de jour en jour, en est plus amoureux;

Il prétend l'épouser, et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve.
Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'acheve de ses biens la dissipation?
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage!

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main.
Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voilà vêtue ainsi qu'une Princesse.
De même que Julie ardente à nous piller....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! pour moi, je ne fais encor que grapiller.
Si tu voulois m'aider je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à présent de ce Monsieur le Comte
Qui gouverne Cléon et s'en est emparé.
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon Maître et regle sa dépense:
Son pouvoir est sans borne; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais: je veux, dès aujourd'hui,
En faire usage... (*Voyant paroître Julie.*) Adieu; car
voici ma Maîtresse.

PASQUIN.

Je voulois te glisser quelques mots de tendresse:
On m'en ôte le tems, mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte; et nous pourrons renouer l'entretien.

(*Pasquin sort.*)

SCENE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

EH! bien, qu'a dit Cléon du dessein de mon pere?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon pere me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre pere a raison.... Mais il devroit attendre;
Cléon n'a pas encor dissipé tout son bien:
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois sa ruine est complette.
Voudriez-vous laisser la chose à demi faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous soupirez?

JULIE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Tu sais que Cléon m'aime et que j'aime Cléon;
Mais, à le corriger en vain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue!

FINETTE.

Puis-je, sans vous fâcher, vous parler franchement?
Cléon vous aime peu, vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincere,
S'il étoit animé du desir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités?
Et lui vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses.
Cléon fait chaque jour de nouvelles Maîtresses.

Vous ruinez sa bourse; il promene ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé;
Mais je sens que mon cœur n'en est point alarmé.
C'est par vanité pure, et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime:
Et c'est par-là, sur-tout, que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui, mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême
Qu'en le livrant encor quelque tems à lui-même.

FINETTE.

Du moins, commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques!
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi, tout net,
Que ruiner Cléon est votre unique objet?
D'un si noble dessein faites-moi confidente?
Car pour vous seconder j'ai la main excellente!

JULIE.

J'accepte ton secours. Oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête;
Et je vais commencer par un coup de ma tête....
Si nous pouvions gagner le Comte du Guéret!,..
Heureusement, je crois qu'il vous aime, en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine;
Mais, autant que je puis, je fuis son entretien,
Et je veux avertir Cléon....

FINETTE, *l'interrompant.*

N'en faites rien.

Il trahit son ami ; c'est un fripon ? N'importe :
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets, il va nous seconder.
C'est sans vous engager et sans lui rien promettre,
Que je veux....

JULIE, *l'interrompant à son tour.*

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi ;
Que je mourrois plutôt....

FINETTE, *l'interrompant encore.*

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre....

(*Voyant venir le Comte.*)

Le Comte vient.... Je vais entamer le premier.
Sortez vîte.

(*Julie sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable;
J'en fais gloire.... Il me voit.

LE COMTE, *à part.*

L'instant est favorable,
(*A Finette.*)
Tâchons de la gagner... Finette, vous rêvez?

FINETTE, *feignant de ne l'avoir pas vu entrer.*

Ah! ah! c'est vous, Monsieur? Je songeois....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe?

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue on ne seroit pas sage
Si l'on ne suivoit pas les mouvemens du cœur.

Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur,
Depuis un certain tems; et je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête!

LE COMTE.

Ma foi! tu gagnerois; car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon!

FINETTE.

Par conséquent, heureux!
Qui vous résisteroit?

LE COMTE.

Ton ingrate Maîtresse!

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse;
Et vous vous exposez à soupirer long-tems!

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constans;
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien.... Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, et d'un rang qui se fait respecter:
A de moindres appâts on se laisse tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse et sollicite!

LE COMTE, *l'embrassant.*

Tu me charmes, Finette! et, si j'ai ton secours,
J'espere te devoir le bonheur de mes jours!

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie?
Là, parlez franchement?

LE COMTE.

Je l'aime à la folie!
Et j'entreprendrois tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh! bien, il faudra voir jusqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par savoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi?

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiette,

C'est que, si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon ! cela ne fait rien.
Cléon est un ami si fou, si ridicule
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, (jugez de ma simplicité)
Que l'on devoit rougir de la duplicité ;
Que trahir son ami c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'assuroit plus de gloire et d'estime
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée !

FINETTE.

Oui ?

LE COMTE.

Cela fait pitié !
On suivoit autrefois cette fade méthode ;
Aujourd'hui les amis ne sont plus à la mode.
Les hommes sont unis par le seul intérêt :
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît ;
Et de là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules !....
Ça, venons donc au fait ?

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante Maîtresse ; et je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible....
Mais, comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon ;
Je veux dire, Monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon !
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon :

Secondez mon adresse ; et ma reconnoissance
Ne fera pas long-tems languir votre espérance.

SCENE IV.

CLÉON, PASQUIN, LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *bas, au Comte.*

Il vient ; souvenez-vous....

LE COMTE, *l'interrompant, bas.*

Je suis homme réel.

(*Finette sort.*)

SCENE V.

CLÉON, LE COMTE, PASQUIN.

CLÉON, *à Pasquin, qui le suit.*

Qu'on dise, de ma part, à mon Maître d'hôtel
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte,
Que cela déshonore un homme de ma sorte,
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, *à Pasquin.*

Parlez-lui très-sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE, *à Pasquin.*

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?.....
(*Montrant Cléon.*)
On lui fait mal sa cour en épargnant son bien!

CLÉON, *à Pasquin.*

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Rien n'est si bas, si vil qu'un air d'économie.
Si cet homme s'en pique il se fera chasser.

CLÉON, *à Pasquin.*

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux!

PASQUIN, *à Cléon.*

Comptez, de plus, qu'il en prend bien sa part.
Il est gros comme un muid; vos gens sont gras à lard.
A tous venans, beau jeu. Votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident, tour-à tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense
Chacun ici, Monsieur, travaille en conscience!

CLÉON, *prenant du tabac.*

Cela me fait plaisir.... mais je vois, cependant,
Qu'on se relâche un peu!

PASQUIN.

C'est Monsieur l'Intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent.
Il crie à tous momens. Ses lamentations
Nous causent jour et nuit des indigestions;
Car pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, *au Comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du tems car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge, avant que de passer la porte.
C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer:
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter; je hais la moindre affaire.
Pour vaquer au plaisir je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien;
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense!
Oh! parbleu! nous verrons!

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe?... Mon carrosse
Est-il prêt?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.... Mais plusieurs créanciers,
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, *en colere.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille là!

PASQUIN.

Je vais les enivrer. Je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet Auteur si fameux vous apporte son Livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner.
Ils me cherchent par-tout, par-tout je les évite.

PASQUIN, *à part.*

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite!

CLÉON.

Va-t-en.

(*Pasquin sort.*)

SCENE VI.

FINETTE, CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, *à Finette.*

C'EST toi, Finette?

FINETTE, *d'un air triste.*

Eh! vraiment, oui, c'est moi.

CLÉON, *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE, *les yeux baissés.*

Rien, Monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE, *poussant un gros soupir.*

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

FINETTE.

Je m'afflige, Monsieur, pour ma pauvre Maîtresse...
Elle est au désespoir !

CLÉON.

Eh ! par quelle raison ?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh ! je la saurai.

FINETTE.

Non....
Cela m'est défendu.

CLÉON, *d'un air fâché.*

Quoi ! pour moi du mystere?
Cela me pique, au moins !

FINETTE.

Je n'y saurois que faire;
Mais on me chasseroit.

CLÉON, *lui présentant une bague, qu'il ôte de son doigt,*

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, *prenant la bague et la mettant à son doigt.*

Vous me perdez, Monsieur !

CLÉON.

Parle-moi promptement?

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence!
J'ai le cœur si sensible à la reconnoissance! ...

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi.....

FINETTE, *en pleurant.*

Depuis-peu..
Ma Maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu...

CLÉON.

Vingt mille écus?

FINETTE, *en sanglottant.*

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte!

LE COMTE, *à Finette.*

Quoi! faut-il, pour un rien, s'affliger de la sorte?

FINETTE, *pleurant.*

Mais elle doit ce rien, et voudroit l'acquitter.

Tous ses fonds sont placés ; il faut bien emprunter...
On la presse.... D'ailleurs, elle craint que son pere
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire....
(*A Cléon.*)
J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin....
« Peux-tu (m'a-t-elle dit) me parler de la sorte ?
» Ote-toi de mes yeux » . . Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi ! raison, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie :
(*D'un ton ferme.*)
« Madame, (ai-je ajouté) je viens d'être avertie
» Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus :
» Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus,
» Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme ?
» Non, Madame, il vous aime ; il est si galant-homme
» Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras
» Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
» Vous connoissez son cœur généreux, magnifique ? »

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué ?

FINETTE, *d'un air mystérieux.*

Rien.... Je suis politique,

Et je juge par-là qu'en cette occasion
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connois ta Maîtresse,
Elle refusera.

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, *au Comte.*

Qu'en dites-vous?

LE COMTE, *affectant un air indifférent.*

Eh! mais..... qu'il faut faire un effort....
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON, *en souriant.*

Cependant, vous savez?...

LE COMTE, *l'interrompant, à Finette.*

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, *d'un air gracieux et faisant une profonde révérence à Cléon et au Comte.*

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, *à part.*

La friponne est adroite et fait bien son métier!

(*Finette sort.*)

SCENE VII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON *en riant.*

AMI, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage!

LE COMTE, *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas.... Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son pere,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté ...

CLÉON, *bas, en voyant paroître le Baron.*

Chut....

LE COMTE, *bas et avec surprise, en appercevant le Baron.*

C'est lui-même, je pense!

CLÉON, *bas, entendant murmurer, à demi-voix, le Baron.*

Il gronde entre ses dents!

SCENE VIII.

LE BARON, CLÉON, LE COMTE.

LE BARON, *à part, en contemplant Cléon et le Comte, du fond du Théâtre.*

O la belle alliance,
D'un flatteur et d'un fou!....
(*A Cléon et au Comte, qui le saluent, et en s'approchant d'eux.*)
Serviteur! serviteur!

CLÉON, *en souriant.*

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble?

LE BARON, *brusquement.*

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévere?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre pere.....

CLÉON, *l'interrompant.*

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoissoit mon rang, savoit le respecter;
Que, loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence,
Et que, reconnoissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusoit pas, comme vous aujourd'hui!

CLÉON.

Ah! vous voulez prêcher et me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre?

LE BARON.

Si je vous le disois.... je ne mentirois point. ..
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi! je serai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai?

CLÉON, *d'un ton méprisant.*

Mais, Monsieur le Baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton!

LE BARON, *en fureur.*

Mon ton n'est point plaisant!

CLÉON, *au Comte, en riant.*

C'est celui de mon pere...
Je crois l'entendre encore!

LE BARON.

Il avoit bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser pour un fils
Qui prodigue des biens si durement acquis!
(*Cléon et le Comte, rient.*)

CLÉON.

Voilà comme il parloit.... Ma foi! je vous admire!
Si mon pere vivoit il ne pourroit mieux dire!
Mais le pauvre bon homme étoit très-ennuyeux!...
Asseyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux!

LE BARON. *s'asseyant brusquement.*

Ah! parbleu! volontiers.... Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON, *au Comte.*

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles!
(*Cléon et le Comte s'asseyent.*)

CLÉON, *au Baron d'un ton ironique.*

(*Au Comte, en riant.*)

Eh ! bien, vous dites donc ?.... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou. Voilà mon premier point.

CLÉON.

(*Au Comte.*)

Continuez, bon-homme ?... Il radote, le Sire !

LE BARON.

Et voici mon second. Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là, quand vous n'aurez plus rien.
Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries !

LE COMTE.

Eh ! qui sont ces flatteurs ?

LE BARON.

Qui ? Vous, tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge ; autrement....

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans quartier,
Je dis la vérité.... c'est ce qui vous étonne;
Mais je suis homme encore à ne craindre personne!

LE COMTE, *en souriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.

CLÉON, *au Baron.*

Votre discours est long!.... Quand serez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je respire!

LE BARON.

En faveur de Julie,
Changerez-vous, ou non, votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mene, à grand pas!

CLÉON.

Non, Monsieur le Baron, je n'en changerai pas.
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un pere qui faisoit son bonheur de ce vice!
Entassant jour et nuit un bien prodigieux,
Il me laissoit languir dans un état honteux.

Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage;
J'étois contraint à fuir tous les gens de mon âge.
Il est mort.... Grâce au Ciel! tout son bien est à moi!
En faire un noble usage est mon unique loi.
Il haïssoit l'éclat; et la magnificence
Est mon plus grand plaisir! Il fuyoit la dépense;
Je la cherche, et me fais estimer et chérir,
Autant qu'il se faisoit mépriser et haïr!

LE BARON, *à part.*

Oh! la belle leçon pour la plupart des peres!
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires;
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagans
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans!

CLÉON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le Marquis, votre fils, est il plus raisonnable?

LE BARON.

Il en est bien puni!... Le voilà ruiné,
Et, par son pere même, il est abandonné!
L'exemple est fait pour vous; tâchez d'en faire usage.

CLÉON, *prenant du tabac.*

Eh! bien, dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON, *se levant brusquement.*

Dans quarante ans?... Bon jour! .. Voici mon dernier point.

Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point !

CLÉON, *en riant.*

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son sort?

LE BARON.

Ah! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor!... Je vous donne huit jours;
Et si, dans ce tems là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, et j'emmene ma fille.
Elle m'obéira; n'en doutez nullement....
Adieu.... J'ai parlé net; songez-y mûrement.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

SCENE IX.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.

IL m'embarrasse, au moins, car j'adore Julie,
Et je sacrifirois....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout
Pour une femme?.... Eh! fi!.... Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon-homme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON, *l'embrassant.*

Que vous m'obligerez!

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire;
Nous irons notre train, et nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, et je sais la maniere
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE, *voyant paroître le Marquis.*

Ah! j'apperçois son frere.

SCENE X.

LE MARQUIS, CLÉON, LE COMTE.

LE MARQUIS, *à Cléon, en courant l'embrasser.*

BON jour, mon cher Cléon!

CLÉON.

Bon jour, mon cher Marquis!..
(*Examinant la mise du Marquis.*)
Te voilà bien brillant?

LE MARQUIS.

Tu vois... A ton avis,
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler est mon unique soin;
L'Amour fait tout le reste: il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent: c'est par lui que je brille,
A la Cour, à la Ville, aux Spectacles, aux Cours.
Riche, sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout quand on a du mérite.

CLÉON, *en riant.*

Le tien rend à merveille, et je t'en félicite!

LE MARQUIS.

Je suis sec, abîmé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis!

CLÉON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au sein de l'opulence,
Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vîte, et tu m'imiteras....
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé!

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le-moi?

LE MARQUIS.

Premiérement.... je viens m'enivrer avec toi.
De plus, j'amene ici nombreuse compagnie;
Mais, moins nombreuse encor que finement choisie!...
(*Au Comte.*)
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui. .. Parbleu!
C'est un friand morceau!... Quel enjouement! quel feu!
J'en suis fou!

LE COMTE.

(*A Cléon.*)
Je le crois.... Je vous réponds, d'avance,
Que vous serez ravi de cette connoissance!

CLÉON.

Je la connois. Ce sont les plus piquans attraits!

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand'chere, et chere délicate.
Prends donc soin d'ordonner un somptueux repas,

Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque pas!
Du mousseux... J'aime à voir, dans un verre, qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille.....

(*S'appercevant que Cléon a quelqu'embarras.*)

Mais, qu'as-tu, mon enfant? Tu parois inquiet!

CLÉON.

Oui, je le suis; ton pere en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! c'est un vieux rêveur!... Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons!....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Fadaises!.... Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur!

LE MARQUIS.

Et, moi, je te la rends.
J'ai du crédit sur elle; et, malgré le bon-homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme
Si tu n'es son époux, dans huit jours, au plus tard!

Tiens-toi gai, buvons frais, et nargue du vieillard!
Compte sur ma parole; elle est très-positive...
Mais, à propos, avant que notre monde arrive,
Ecoute un mot.

(*Il le tire à l'écart.*)

CLÉON.

Eh! bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON, *lui donnant sa bourse.*

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS, *saisissant la bourse.*

Bon; je m'en réjouis!....
C'est autant d'avancé sur le présent de noce.

CLÉON, *entendant du bruit au dehors.*

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui; j'entends un carrosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner!

CLÉON, *en souriant.*

Oh ! je n'en doute pas.

LE MARQUIS, *prenant Cléon sous le bras.*

Allons, vive la joie, et faisons grand fracas !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous faussez compagnie?

JULIE.

O Ciel! quelle cohue!
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue?

JULIE.

Qui ne le seroit pas? C'est un tas de joueurs,
De joueuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable;
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table?

JULIE.

Non, Finette; on attend six convives nouveaux.

FINETTE.

Eh! qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux?

JULIE.

Le premier, c'est mon frere.

FINETTE.

Oh! le bon personnage!
Je crois qu'il fait beau bruit?

JULIE.

Il assomme!

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans?

JULIE.

Oui, vraiment.
Elle lorgne Carton, son insipide amant,
Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse.
Il joue, et perd toujours, la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés?

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frere a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente, et folle, au-pardessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon se fait honneur de régaler chez lui,
Surtout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

FINETTE.

Ah! Florimon, ce gros Magistrat débauché,
Qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
Du Cuisinier françois fait son unique livre,
Et de vin de Langon, dès le matin, s'enivre,
Parasite effronté, menteur, comme un laquais,
Vivant toujours d'emprunt, et ne payant jamais?
Grand homme! et pour Cléon utile connoissance!

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense
Que Cléon devient fou!

JULIE.

Depuis quelques instans,
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe et tient sa bourse ouverte
A tous venans.

FINETTE.

Cet homme est tout près de sa perte!

JULIE.

Il y court tant qu'il peut!

FINETTE.

Ne le ménageons plus....
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui, le Comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah! tant mieux.... Vous voyez que c'est un galant-homme?

JULIE.

Ou plutôt un indigne!

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui, tout au moins, quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité; c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser, sans un chagrin cuisant.....
Que Cléon, me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer, ait consulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! Encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez;
Mais aimant son argent, bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne?

JULIE.

Que tu me connois mal!

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon.
C'est l'amour le plus vif!....

FINETTE,

FINETTE, *l'interrompant.*

Oui, l'amour des pistoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles!

JULIE, *vivement.*

Oh! tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh! bien, cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne point si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule!....

JULIE, *l'interrompant.*

Comment?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux notre amour,
Cléon vient, par ma foi! de jouer un beau tour!
Il a vendu, sous main, une Terre à Dorante:
Terre qui vaut, au moins, dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait su rien;

(*Voyant rire Julie.*)

Mais Pasquin m'a tout dit..... Vous souriez? Eh bien,
Qu'en dites vous?

JULIE.

Je dis... que l'affaire est très bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre sang-froid m'étonne!

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment! et quand l'avez-vous su?

JULIE.

J'ai conduit le marché; c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui? vous, autoriser la plus haute sottise?...

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom,
En achetant, sous main, la Terre de Cléon.
Cette Terre est à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en sait rien.

FINETTE.

Je suis extasiée!
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptant?

JULIE, *en riant.*

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon ?

JULIE.

Oui, par ses dons fréquens.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau!

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa Terre?

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus: (Mais garde mes secrets!)
J'ai déja retiré mon argent, en partie.
J'en veux tirer encore; et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher... Je vais feindre, un moment,
Que je romps avec lui. Tu verras sa foiblesse:
Il va m'offrir....

(*Voyant paroître Cléon.*)

Il vient.... Seconde mon adresse,
Et de l'argent, compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCENE II.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

MADAME, vous avez bien peu de complaisance!
Quoi! me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Moi, Cléon, vous aider
A vous perdre? Chez vous on vient vous obséder;
On vous pille, à mes yeux, et je serai tranquille?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, Monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, et j'en ferois autant!

CLÉON, *à Julie.*

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite?

FINETTE.

(*A Julie.*)
Chansons que tout cela! ... Vîte faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous?
Comme un tigre!

CLÉON.

Eh! pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?
Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage!

CLÉON, *à Julie.*

Souffrez....

FINETTE, *à Julie, en voulant l'emmener.*

Point de quartier!

CLÉON, *à Julie, en l'arrêtant.*

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE, *l'interrompant, en poussant Julie.*

Promettez, promettez; mais adieu, sans retour!

CLÉON, *à Julie.*

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLÉON, *retenant Julie.*

Madame...

FINETTE, *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON, *a Julie.*

Un moment.

FINETTE, *à Julie, en voyant qu'elle regarde Cléon.*

Quelle femme!

JULIE, *à Cléon.*

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Eh! bien, vivez seul avec moi.
Allons à votre Terre... Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidele amour....

FINETTE, *l'interrompant, à Cléon.*

Votre Terre est, dit-on, un si charmant séjour!

C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante! des eaux, et la plus belle vue!
Bref, c'est une merveille ; outre les revenus,
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE, *à Cléon.*

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE, *à Cléon.*

Vous ne dites mot!

CLÉON, *à part.*

Dorante m'a trahi ; je suis pris comme un sot!

JULIE, *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grace à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance!

FINETTE.

Il me vient un soupçon; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la Terre a fait le saut;
Et cette maison-ci sera bientôt vendue;
Ainsi, mariez-vous pour coucher dans la rue!

JULIE, *à Cléon.*

Insensé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il est vous a tout découvert!

JULIE.

Oui, cruel! je sais tout, et je vais à mon pere
Découvrir, au plutôt, cet odieux mystere.

CLÉON, *l'arrêtant.*

Ah! s'il en est instruit, il vous emmenera,
Et mon oncle, à coup sûr, me déshéritera.

FINETTE.

Mais comment voulez-vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret j'ai les pieds sur la braise!

JULIE, *à Cléon.*

Puis-je me dispenser de lui faire savoir?...

CLÉON, *l'interrompant.*

Si vous me décelez, craignez mon désespoir!

FINETTE.

Que ferez-vous ?

CLÉON, *mettant la main sur la garde de son épée, en montrant Julie.*

Je veux me percer à sa vue !

FINETTE.

Vous ? vous n'en ferez rien !

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras, à l'instant, ne termine mon sort !....
(*A Julie.*)
Je remplirai vos vœux, si vous voulez ma mort !

FINETTE, *à Cléon, en se mettant entr'eux deux.*

Doucement !.. Nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette Terre avez-vous eu d'argent ?

CLÉON.

Deux cent mille écus.

FINETTE.

Bon ! Est-ce en argent comptant ?

JULIE.

Oui, j'en suis sûre.

CLÉON, *à Finette.*

Eh ! bien ?

FINETTE.

Monsieur est économe,
Et sûrement encore il a toute la somme ?

CLÉON.

Mais, à peu près.

FINETTE, *montrant Julie.*

Oh ! çà, combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue et calmer son courroux?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit, sans doute, une amende plus haute.
C'est marché donné ; mais nous avons le cœur bon !

CLÉON, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je reviens à l'instant.

FINETTE, *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,

Se taît mal-aisément... J'ai le malheur de l'être;
Et je crains....

CLÉON, *l'interrompant, en riant.*

Je t'entends.
(*Il sort.*)

SCENE III.

JULIE, FINETTE.

(*Elles rient dès que Cléon est sorti.*)

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition?

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse?

JULIE.

Il est vrai; mais Cléon va te récompenser.....

FINETTE, *l'interrompant.*

De l'avoir attrapé.... Qu'il sait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui!.... Ma foi! c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux.... Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer?

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi! vive un amant, quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi je plains peu son malheur!

SCENE IV.

SCENE IV.

CLÉON, FINETTE, JULIE.

CLÉON, *à Julie, en lui présentant des papiers.*

VOICI cent mille francs, en billets au porteur.

FINETTE, *à Julie, qui prend les billets et les examine.*

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très-bons, et j'en suis satisfaite.

CLÉON, *à Finette, en lui donnant une bourse.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE, *prenant la bourse.*

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui; cent louis.

FINETTE.

Enfin,
J'ai trouvé pour mon mal un savant Médecin!....

(*En serrant la bourse.*)

Prenons donc son remede.... Ah ! je me sens guérie...

(*A Julie.*)

Et vous, Madame ?

JULIE.

Eh ! mais....

CLÉON, *l'interrompant.*

Oh ! ça, sans raillerie,
Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon !

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à Monsieur le Baron ?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, *à Finette.*

Et toi ?

FINETTE.

Moi, je n'ai plus de langue...
Permettez-moi, pourtant, une courte harangue.
A vous guérir, vous-même, employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard,
Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh ! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh ! peut-on l'épuiser? Je suis seul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon pere a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau:
La mer est bien perfide !

CLÉON.

Oui, mais, à pleine voile,
Mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité.
J'achete noblement un peu de liberté ;
Pour m'en laisser jouir que votre complaisance,
Du moins, soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le souffrir.

CLÉON, *lui prenant la main.*

M'aimez-vous ?

JULIE, *tendrement.*

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal?.... Vous me charmez et me faites outrage!

JULIE, *attendrie.*

Adieu.... Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi ! vous ne rentrez pas ?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, *à Cléon.*

Doublez toujours la dose, et vous serez content.

(*Julie et Finette sortent.*)

SCENE V.

CLÉON, *seul.*

AU fond, je ne sais plus que penser de Julie.
En combien de façons son esprit se replie !
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur !
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.

SCENE VI.

LE COMTE, CLÉON.

LE COMTE.

QU'AVEZ-VOUS?

CLÉON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Eh! pourquoi?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous ?

CLÉON.

Je l'accable de bien, et rien ne la contente.

LE COMTE, *après avoir un peu rêvé.*

Ecoutez donc, la chose est assez apparente.
On veut vous ruiner, et puis vous planter-là.
L'insulte du Baron me fait croire cela.
Que voulez-vous! Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure?
Je vous croirai, peut-être, et je romprai, tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLÉON.

Oui, je me crains, moi-même, et connois ma foiblesse,
Je romps toujours mes fers et j'y rentre sans cesse.
Mais je veux me punir de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remede;
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé.
J'ai voulu lui parler et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui.... Cidalise est d'une humeur charmante!
Très-désintéressée, et ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de son vieux tuteur,
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise.
Moins il faut lui céder....

(*Bas, en apperçevant Cidalise.*)

Ah! voici Cidalise!..
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON, *bas.*

Tout me paroît en elle aimable et gracieux!

SCENE VII.

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

MESSIEURS, la compagnie est complette et nombreuse;
Mais, franchement, sans vous je la trouve ennuyeuse,
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimere!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

(*Regardant tendrement Cléon.*)

Oh! pourquoi!.... C'est que je désespere
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE, *bas, à Cléon.*

L'entendez-vous?

CLÉON, *bas.*

(*A Cidalise.*)

Fort bien!.. Vos yeux ont tout pouvoir!

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en... Le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez? & je puis vous jurer
Que je le pleurerois, si je savois pleurer;
Mais, ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

(*Elle rit.*)

CLÉON.

Ah! cessez, Cidalise,
De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous! vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE, *riant encore plus fort.*

Oui.

CLÉON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, *prenant un air sérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez : je suis un confident discret.

CIDALISE, *d'un air tendre.*

A quoi vous serviroit de savoir mon secret ?

CLÉON, *vivement.*

A vous désabuser, à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez, peut-être.

CIDALISE, *en minaudant.*

On pourroit me le dire, & je n'en croirois rien.

CLÉON.

Pourquoi ?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir ; je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage, pourtant ; car, au fond, la nature
En nous formant, tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas ; je l'aime à la fureur.
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique.
Je vous en offre autant : égal, doux, pacifique ;
Ce sont mes qualités : bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du présent, sans en craindre la suite ;

Morale qui me charme et regle ma conduite!
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent, sans jamais balancer;
Foiblesse d'un bon cœur, d'une ame généreuse
Qui câdre avec la mienne et me rendroit heureuse!
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien
Qu'en faisant son portrait je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage!

CIDALISE, *en riant, au Comte.*

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimere, encore un coup!

LE COMTE, *montrant Cléon.*

Voici ma caution.

CIDALISE, *montrant Cléon.*

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous preniez tant d'empire
Que,

Que, pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables loix il viendra ſe ranger.

CIDALISE, *tendrement.*

Il ſe trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, *lui baisant la main.*

Il l'aura; j'en réponds!

CIDALISE.

Eh! bien, qu'il ſe dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc?....

CIDALISE, *l'interrompant.*

Oh! j'ai dit, ce me ſemble,
(*Montrant le Comte.*)
Tout ce qu'il falloit dire.... Ajuſtez-vous enſemble,
Vous pourrez bien, ſans moi, pourſuivre l'entretien;
Vous avez de l'eſprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

QUEL rapport, et quelle sympathie!

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie!

LE COMTE.

N'est-il pas vrai?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Qu'exigez-vous de moi?

CLÉON.

Que vous me dégagiez ...
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre;
Que, comme nos humeurs.....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ne me prescrivez rien;
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique....
Envoyez à Julie un présent magnifique,

Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée?

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hasard seconde ma pensée....
(*Il tire de sa poche un écrin.*)
Voici les diamans que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez
Les avoit pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre,
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paroît assez bien concerté!
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte, à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, *l'embrassant.*

Je vous dois mon repos!
(*Il rentre dans l'intérieur de son appartement, et au moment où le Comte va sortir, Julie revient avec Finette.*)

SCENE IX.

JULIE, FINETTE, LE COMTE.

JULIE, *à Finette, dans le fond, et sans voir d'abord le Comte.*

OUI, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance,
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paîra bien!

JULIE, *en riant.*

C'est mon intention.

(*Elle apperçoit le Comte, et double le pas pour rentrer dans l'appartement de Cléon.*)

LE COMTE, *à Julie, en l'arrêtant.*

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, Madame; et même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous.... je vous assure....

JULIE, *l'interrompant et voulant avancer.*

Vous vous moquez, je crois!

LE COMTE, *en la suivant.*

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE.

Comment! on nous donne congé?

LE COMTE.

Congé, très-absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, *riant et voulant encore avancer.*

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris.... Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique....
(*Il lui montre l'écrin.*)
Pour vous en consoler.

FINETTE, *voulant prendre l'écrin.*

Donnez.

LE COMTE, *à Julie.*

Mais... je m'explique...
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant ?

JULIE, *d'un air noble et fier.*

Monsieur, vous lui direz
Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagemens, qu'il souhaite d'enfreindre ;
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux,
Quoique j'ose en douter ; et qu'au surplus j'accepte
Le présent qu'il me fait.

(*Elle prend l'écrin.*)

FINETTE.

Bon cela !.... Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

(*Julie donne l'écrin à Finette.*)

LE COMTE, *à Julie.*

Il sera très-ravi
D'un procédé si doux !... Oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidele amant ?

Je sais bien que, toujours circonspecte et sévere,
Votre vertu vous tient soumise à votre pere:
Consentez-y, Madame, et je vais lui parler.

JULIE, *d'un air froid.*

Vous le pouvez, Monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur....

JULIE, *l'interrompant.*

Pour lors, je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, Madame; et je n'oublîrai rien,
Comptant sur votre aveu pour obtenir le sien.

(*Il sort.*)

SCENE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE, *en souriant.*

AH! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse...
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE, *en riant.*

Moi? non, Finette, à coup sûr!

FINETTE.

Un congé, cependant, est un morceau bien dur!
Au fond, j'en suis piquée, et j'en rougis de honte!

JULIE.

Moi, j'en ris, de bon cœur!... C'est un des tours du Comte.

FINETTE.

Mais, enfin, si Cléon....

JULIE, *l'interrompant.*

Dès que je le voudrai,
En esclave, à mes pieds, je le rappelerai.
Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout-puissant s'il regne avec l'estime.

FINETTE, *ouvrant l'écrin.*

En tous cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon pere. Il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, et dicter sa réponse,
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami.
Il faut avec un fourbe être fourbe et demi !

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *seul.*

Quel éclat! quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts et la table remplie!
Des vins de tous pays; tant de mets délicats
Qu'une Ville, je crois, ne les mangeroit pas!
Trente Musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vuides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont, tour-à-tour, s'enivrer au buffet!
Des galans, pleins de vin, qui déclarent leurs flammes!
Par-dessus tout cela, le caquet de vingt femmes,
Et Cléon transporté, qui ne s'occupe à rien
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien!

SCENE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

AH ! te voilà, Pasquin ? Que fais-tu ?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon Maître... O cervelle maudite !

FINETTE.

Comment ! cela t'afflige ?

PASQUIN.

Eh ! puis-je sans douleur
Voir périr tous les biens de ce dissipateur ?
Les trésors de Crésus ne pourroient lui suffire !

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, et n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt
M'a frappée ; et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres.
Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres ;
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh ! le bon petit cœur !

FINETTE.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur ;
Mais je m'en suis guérie !

PASQUIN.

Aussi fait ta Maîtresse...
Qu'elle a bon appétit !

FINETTE.

Elle dévore ! Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre, et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que Monsieur le Comte
S'intéresse pour nous, très-vivement!

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas ?

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,
Votre honnête Intendant, est un Maître fripon ?

PASQUIN.

Le fait est clair. Eh ! bien ?

FINETTE.

Le Comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,
Vient

Vient de nous apporter, par les ordres du Comte,
Soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appât toujours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très-honnête homme.
Tel est le marché fait entre le Comte et lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous ?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile :
On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta Maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma Maîtresse prétend que rien n'est plus honnête
Que sa façon d'agir, et se fait une fête
De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader
Il me faut des effets. Ils vont bientôt paroître.
Le dénoûment approche.

FINETTE.

Il approche?

PASQUIN.

Oui; mon Maître,
Sans l'en appercevoir, est ruiné, tout net.
Il brille; mais, ma foi! c'est en faisant binet!
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible!
Mon Maître taillera : crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte? Il joue étourdiment,
Tient tout et ne voit rien. Tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met tout le monde l'emporte?

FINETTE.

Il faut que ma Maîtresse en tire aussi sa part,
Car elle sait, à fond, tous les jeux de hasard;
Et son bonheur, au moins, égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta Maîtresse?

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiete peu.
D'ailleurs, pour son argent, chacun se met au jeu;
C'est la regle.

PASQUIN.

Courage! achevez le pauvre homme;
Les autres l'ont blessé, ta Maîtresse l'assomme.

Encor si son cher oncle avoit la charité
De se laisser mourir! Cléon ressuscité
Reprendroit son éclat; mais, morbleu! le vieux traître
A déja si souvent attrapé mon cher Maître....

FINETTE, *l'interrompant.*

Les loix devroient défendre à ces vieux opulens,
Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans.
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie!

PASQUIN.

La nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie.
Un courier diligent vient nous en avertir.
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courier, qui jusqu'au cœur nous frappe,
Arrive et nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas!

FINETTE.

Deux Médecins n'ont pu lui donner le trépas?
Il ne mourra jamais!

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille.
On vient de m'avertir qu'il est en cette ville.
Ah! si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui, qui mene une vie et misérable et dure,
Il déshériteroit son neveu!

FINETTE.

Chose sûre !...
Tu devrois prévenir...

PASQUIN, *l'interrompant, en voyant paroître Géronte.*

Morbleu ! tout est perdu.
Voici l'homme, lui-même... Il n'est point attendu !...
Oh ! le malin vieillard ! il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre et de troubler la fête !...
Que lui dire ? Aide-moi.

FINETTE, *regardant Géronte.*

J'y ferai de mon mieux...
Il se parle ; écoutons.
(*Pasquin et Finette se rangent dans un coin pour écouter Géronte, sans en être vus.*)

SCENE III.

GÉRONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *à part, et sans voir, d'abord, Pasquin et Finette.*

Oui, je suis curieux
De voir si mon neveu, comme le dit sa Lettre,
S'est si bien réformé ; car tenir et promettre
Ce sont deux !

PASQUIN, *à part.*

Vraîment, oui !

GÉRONTE, *à part.*

Si je l'en crois, pourtant,
Il vit comme un Caton.... Que je serois content
S'il m'avoit mandé vrai !

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Bon ! voilà notre texte ;
Il faut broder dessus, et, sous quelque prétexte,
Eloigner ce fâcheux.

FINETTE, *bas.*

Commence, j'appuîrai.

GÉRONTE, *à part.*

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sauront en faire un bon usage !

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit ?

FINETTE, *bas.*

Le péril est pressant !

PASQUIN, *bas.*

Abordons-le, et prenons l'air tendre et caressant....
(*A Géronte, en s'approchant de lui et en embrassant ses genoux.*)
Ah ! Monsieur, est-ce vous ?

FINETTE, *à Géronte, en s'approchant aussi et lui prenant les mains.*

Quel bonheur! quelle joie
De vous revoir !

PASQUIN, *à Géronte.*

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bon jour!...et mon neveu,
Comment se porte-t-il ?

PASQUIN.

Assez bien, depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu? Comment donc! a-t-il été malade ?

PASQUIN.

Oui... L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade!
Cependant, c'est le seul auquel il s'est réduit :
La lecture, à présent, l'occupe jour et nuit!

GÉRONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante !...
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante!

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé ;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas ! il n'avoit garde !

GÉRONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Vous affliger ?... Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention ?
Car il se sent pour vous une inclination,
(*Montrant Finette.*)
Un amour, un respect !... Demandez à Finette ?

FINETTE, *à Géronte.*

Tenez, Monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi ! c'est un neveu qui vaut son pesant d'or....
(*Montrant Pasquin.*)
Demandez à Pasquin ?

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie !
Enfin, le voilà sage, et dans la bonne voie ?

FINETTE.

On n'y peut être mieux !... C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion !...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Fort bien ! ma douce amie ;
Mais vous ne parlez point de son économie.
C'est le point capital !

FINETTE.

Bon ! il est trop mesquin,
Trop dur !

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai ?

FINETTE, *montrant Pasquin.*

Demandez à Pasquin ?

PASQUIN, *à Géronte.*

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice !

GÉRONTE, *à part.*

(*A Pasquin.*)
Oh ! le brave garçon !... On dit que c'est un vice...

FINETTE, *l'interrompant.*

Fi donc !

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser !

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GERONTE.

Mais c'est donc un autre homme ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur... Savez-vous qu'à présent on le nomme
Le petit Harpagon ?

GÉRONTE.

Vous me flattez ?

FINETTE.

Qui, nous?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous.
C'est tout dire.

PASQUIN, *à Géronte.*

Oui, ma foi !

GÉRONTE, *pleurant et tirant son mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure
(*Voulant entrer dans l'appartement de Cléon.*)
De surprise et de joie!... Il faut que, tout-à-l'heure,
Je l'embrasse.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Ah ! Monsieur, n'entrez pas !...

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi ?

PASQUIN, *embarrassé, et montrant Finette.*

Demandez à Finette; elle sait mieux que moi....

FINETTE, *à Géronte, avec hésitation.*

Monsieur.... c'est qu'il s'est fait.... une étrange habitude....
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude, à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire?

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vu prodigue et de le voir avare!

FINETTE, *à Géronte.*

L'homme est un animal si changeant, si bizarre!

GÉRONTE.

Mais l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur!...
(*Voulant encore entrer chez Cléon.*)
Je veux le voir... Entrons.

FINETTE, *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, *le retenant, à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant de lui.*

Tarare !

FINETTE, *le ratrappant.*

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non ; ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh ! bien, vas l'avertir que je l'attends ici.

(*Pasquin passe dans l'appartement de Cléon.*)

SCENE IV.

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE, *entendant du bruit dans l'appartement de Cléon.*

MAIS, j'entends un grand bruit !... Que veut dire ceci ?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de Savans, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui, sur un fétu, jasent une heure, ou deux,
En dissertations fiérement se répandent,
Et font un si grand bruit que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des Savans ?

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé ?

FINETTE.

Oh ! point ; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisieme étage.

Il

Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie!

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand donc est-ce qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très-fort!
S'il ne l'épousoit pas il auroit très-grand tort!
Je veux, tout au plutôt, faire ce mariage;
Et c'est-là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCENE V.

CLEON, PASQUIN, GÉRONTE, FINETTE.

CLÉON, *à Géronte, en accourant à lui, les bras ouverts.*

JE revois mon cher oncle !... Ah ! quel ravissement!

GÉRONTE, *l'embrassant.*

Venez, embrassez-moi... Ce que j'apprends me charme!
Grace au Ciel ! me voilà hors de crainte et d'alarme!...
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit ?
Quel heureux changement !

CLÉON, *d'un air sérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos Lettres prudentes!

PASQUIN, *à Géronte.*

Oh ! oui.

CLÉON, *à Géronte.*

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égaremens ;
Mais, pour les bons esprits, il est de bons momens !...
Après beaucoup d'efforts, j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, *à Géronte.*

Vous voyez ?

PASQUIN, *à Géronte, qu'il voit pleurer de joie.*

Comme vous, cela me fait pleurer !...
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme ?

GÉRONTE.

(*A Cléon.*)
Oui... Mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme.
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh ! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure, pourtant...

CLÉON, *l'interrompant.*

C'est un mensonge !

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi ?

PASQUIN, *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude

Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit....
(*Montrant Géronte et Finette.*)
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie !

CLÉON, *surpris.*

Je ne suis point malade, et ne l'ai point été.

FINETTE, *lui faisant des signes.*

Quoi ! les veilles n'ont pas troublé votre santé ?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes ?...

PASQUIN, *à Cléon.*

Eh ! que diable, Monsieur, mettons bas toutes feintes.
Oserez-vous nier que l'application ?....

CLÉON, *embarrassé, à Géronte.*

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération...
Par l'excès du travail, et n'osois vous le dire,
De peur de vous fâcher ; mais...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Moi, pour un Empire
(*A Géronte.*)
Je ne mentirois pas !... Avec tous ces efforts,
Mon Maître se ruine et l'esprit et le corps !

GÉRONTE, *en colere, à Cléon.*

Je ne veux point cela !

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs !

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un Docteur est souvent un grand sot !
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut, par-ci, par-là, vaquer à la lecture ;
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens soyez très-diligent ;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent,
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices !

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent et moins on a de vices :
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur ;
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore ou refuse, ou chancele.
L'argent est un ami toujours prompt et fidele.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite....
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,

Et cela me suffit. J'admire un beau Château...
« Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau, »
Me dis-je... J'apperçois une femme charmante!
« Je l'aurai, si je veux, » et cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; et, par-là, l'avarice, qu'on blâme,
Est le plaisir des sens, et le charme de l'ame!

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus grand soin
Est de thésauriser!

PASQUIN, *à Géronte.*

J'en suis un bon témoin...
C'est un charme de voir comme mon Maître amasse!

CLÉON, *à Géronte.*

J'ai beaucoup dépensé; mais, à la fin, tout lasse.
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE, *à Géronte.*

Et qu'à le dépenser... comme un homme prudent.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Fort bien!

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe!

GÉRONTE, *examinant l'habit de Cléon.*

Vous portez-là, pourtant, un habit bien superbe!

CLÉON.

J'acheve de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon!... Quand il sera vieux, faites-le retourner;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je n'y manquerai pas!

GÉRONTE.

Le faste...

CLÉON, *l'interrompant.*

Je l'abhorre!

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute!

GÉRONTE, *lui montrant son habit.*

Voyez-moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres!

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi ?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, et qu'il faut nous garder
Desormais de ce luxe.... Ah ! qu'on va brocarder
Sur notre économie !

FINETTE, *avec affectation.*

Eh ! qu'importe qu'on raille ?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'est bien dit !... La canaille,
Quand je passe, m'insulte et me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, et puis mon cher argent
Me console... J'en ai de quoi remplir deux pipes !..
Outre cet argent-là, mes meubles et mes nippes,
J'ai, de revenu clair, trois cents bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi mon tas s'accroît, il se renfle !

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant ; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons !

FINETTE, *à Géronte.*

Dans peu, je vous répondrai

Que votre cher neveu sera si bien en fonds
Qu'il ne comptera plus !

CLÉON, *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens !

GÉRONTE *à part.*

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne, enfin, de son pere et de moi !...
(*A Cléon.*)
Continuez, mon cher, vous irez loin !

PASQUIN.

Ma foi !
C'est très-bien dit !

GÉRONTE.

D'honneur ! à la fin je me pique[5]
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique,
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends !...
(*Il tire de sa poche une petite bourse de cuir et la présente à Cléon.*)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs,
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi ?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage,...
Je serai libéral, tant que vous serez sage.

CLÉON, *en souriant.*

Vos libéralités sont touchantes!

PASQUIN, *bas.*

Prenez.

CLÉON, *prenant la bourse des mains de Géronte, et la donnant à Pasquin.*

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, *bas.*

Grand merci!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Comment! vous lui donnez
Mon argent?

PASQUIN.

Oui, Monsieur; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais, n'es-tu point fripon?... Songe à bien employer
Cette somme!... Après tout, elle est considérable!

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois!

GÉRONTE, *à Cléon, en l'embrassant.*

Ah! je suis enchanté!

SCENE VI.

LE BARON, GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *au Baron, en allant au-devant de lui.*

Mon ami, prenez part à ma félicité ;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie !

LE BARON, *l'embrassant.*

Bon jour, mon cher Géronte !

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ah ! voici Rabat-joie !
Avec ses vérités, il s'en va tout gâter !...
Comment le prévenir ?

FINETTE, *bas.*

Je m'en vais le tenter....
(*Bas, au Baron.*)
Monsieur, un petit mot.

LE BARON, *à Finette.*

(*A Géronte*)
Paix !... Sachons ; je vous prie,
D'où naissent vos transports ?

GÉRONTE.

Mon ame est attendrie
De voir que mon neveu....

LE BARON, *l'interrompant.*

La mienne l'est aussi ;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dieu merci,
Je n'ai plus de sujet d'en avoir !

LE BARON.

Moi, je pense
Que, si jamais....

FINETTE, *bas, l'interrompant.*

Monsieur, un moment d'audience.
Nous avons....

LE BARON, *l'interrompant et la repoussant.*

(*A Géronte.*)

Ote-toi... Je...

PASQUIN, *l'interrompant, et tirant le Baron dans un coin.*

Deux mots à l'écart.

LE BARON, *fort haut.*

Eh ? plaît-il ?

PASQUIN, *bas.*

Écoutez.

LE BARON,

LE BARON, *à part.*

Que me veut ce pendard ?

PASQUIN, *bas.*

Monsieur, c'est que....

LE BARON, *l'interrompant et le repoussant rudement.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Que la peste te crêve !...

(*Bas, à Cléon.*)

Aidez-nous.... Il s'agit d'empêcher qu'il n'acheve,
Ou vous êtes perdu !

LE BARON, *à Géronte.*

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux !

CLÉON, *montrant Géronte.*

Il m'a tout pardonné,
Monsieur ; laissons cela.

LE BARON, *à Géronte.*

Vous êtes bien facile !...
Ah ! si vous m'en croyiez....

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous venez de la ville,
Que dit-on de nouveau ?

LE BARON.

Ce qu'on dit?... Ah! vraîment,
On parle assez de vous!

GÉRONTE.

C'est sur son changement?

CLÉON.

Sans doute!

GÉRONTE, *au Baron.*

Tout le monde est bien surpris, je pense?

LE BARON.

En doutez-vous? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN, *à Géronte.*

Qu'il vient de retrancher... Rien n'est plus étonnant!

LE BARON, *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée?

CLÉON.

Ah! Monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées;
Et mes dépenses sont tellement compassées,
Je suis si réformé ...

LE BARON, *l'interrompant.*

Me prend-on pour un fou
Quand on me parle ainsi? Vous, réformé? Par où?
Depuis quand?

CLÉON, *faisant des signes au Baron.*

Il suffit que mon oncle le croie;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très-content!

LE BARON.

En effet,
Le bon homme a tout lieu d'être très-satisfait!

GÉRONTE.

Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise!

LE BARON.

Allez, vous radotez, il faut que je le dise!...

(*On entend dans l'intérieur de l'appartement le bruit de plusieurs hommes et de plusieurs femmes qui parlent et qui rient.*)

Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui... Mon neveu chez lui rassemble des Savans
Qui, disputant entr'eux....

LE BARON, *l'interrompant.*

Des Savans? La cervelle
Vous tourne, assurément!... Vous me la donnez belle
Avec vos Savans!

GÉRONTE.

Mais....

LE BARON, *l'interrompant, et voulant le faire entrer dans l'appartement.*

Suivez-moi, vous verrez
Des Docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie!

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Mon oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie?

GÉRONTE, *bas.*

Il me fait grand'pitié!

LE BARON, *en riant.*

Parbleu! vous en tenez
Avec vos Savans!... Ah!

GÉRONTE, *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN, *bas.*

Eh! ne l'irritez point : il est dans son délire!

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON, *riant à gorge déployée.*

Des Savans!... Le bon tour que l'on vous joue ici!
Des Savans!

(*Il rit encore plus fort.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Sur mon ame, il me fait rire aussi!...

(*Au Baron.*)

Oui, Baron, des Savans!

(*Il rit de tout son cœur.*)

LE BARON, *riant de plus en plus.*

La scene est excellente!

GÉRONTE, *riant comme lui.*

Par ma foi! notre ami, vous la rendez plaisante!

(*Le Baron et Géronte rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.*)

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Ils vont crêver tous deux!

CLÉON, *bas.*

Plût à Dieu!... Mais, du moins,
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN, *bas.*

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, *reprenant son air sérieux, à Géronte.*

Oh! ça, c'est assez ri... Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse!...
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi!
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *ivre, et entrant en tenant une serviette à la main;* CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, PASQUIN, FINETTE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

EH ! Cléon !

CLÉON, *à part.*

Le bourreau !

PASQUIN, *bas, à Finette, en appercevant le Marquis.*

Le Marquis !... Comment faire?

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! c'est Monsieur mon fils!

LE MARQUIS.

Eh ! c'est Monsieur mon pere !...
(*A Cléon, en montrant le Baron et Géronte.*)
Comment vous portez-vous ?... Que fais-tu donc ici,
Avec ces bonnes gens ?

CLÉON, *bas.*

Eh ! tu me perds!

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant le Marquis.*

Voici
Un des Savans....

GÉRONTE, *à part.*

O Ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes, là-dedans, plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante?

LE MARQUIS, *frappant sur l'épaule de Géronte.*

Oui... Bon jour, vieux roquentin!
Vous me voyez bien rond... Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours... cela grimpe à la tête...
(*A Cléon.*)
Et le cœur s'attendrit.... Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon!... mais elle te fait honneur!

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant Cléon.*

Faites la révérence à Monsieur le Docteur!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, *à part.*

J'enrage!

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Eh! bien, maître fripon ?

PASQUIN, *s'esquivant, avec Finette.*

Très-humble serviteur! ...
Nous allons prendre aussi le bonnet de Docteur.

GÉRONTE, *poursuivant Pasquin et Finette.*

Quoi! l'on me raille encor!

(*Pasquin et Finette sortent.*)

SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Géronte, en l'arrêtant.*

RESPCTEZ le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif.
Mais moi qui le révere et qui le trouve aimable....
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table.
Vous verrez un festin aussi bien entendu ....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Si j'en goûte un morceau je veux être pendu!

LE MARQUIS.

Je veux vous enivrer !

GÉRONTE.

Qui, moi ?

LE MARQUIS.

Vous... et j'espere
Choquer aussi le verre avec Monsieur mon pere !

SCENE X.

BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, ARAMINTE, LE COMTE, CARTON, *et plusieurs autres Convives;* CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

FLORIMON, *à Cléon.*

COMMENT donc ! t'éclipser au milieu d'un repas ?

LE COMTE, *à Cléon.*

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE, *à part.*

Ah ! bon Dieu ! quel fracas !

LE BARON.

Le cercle est assez beau !

ARAMINTE, *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez !

CIDALISE, *à Cléon.*

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas ?

ARSINOÉ, *à Cléon.*

On se plaint fort de vous !
Qui peut donc si long-tems vous séparer de nous ?

BÉLISE, *à Cléon.*

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez-là ! ... Ce procédé me pique !

CARTON, *à Cléon.*

Tu nous fais trop languir : il faut nous mettre au jeu;
Le tems est précieux !

GÉRONTE, *à Cléon.*

Courage ! mon neveu.
La réforme est complette et très édifiante !

FLORIMON, *au Marquis, en montrant Géronte.*

Quel est cet homme-là ?

LE MARQUIS, *à tous ses convives, en prenant la main de Géronte et en le leur montrant.*

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée ! un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE, *à Géronte.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence?

(*Toutes les Dames saluent Géronte.*)

LE COMTE, *à Géronte, en l'embrassant.*

Monsieur, en vérité, j'avois un grand desir
De faire connoissance avec vous!

FLORIMON, *à Géronte, en l'embrassant.*

Quel plaisir
De l'embrasser!

CARTON, *à Géronte, en l'embrassant aussi.*

Monsieur veut bien me le permettre?

LE MARQUIS, *à Géronte, en allant, de même, l'embrasser.*

Parbleu! j'aurai mon tour, et j'ose me promettre
Que Monsieur sentira, dans cet embrassement,
L'excès de l'amitié....

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant d'entre ses bras.*

Doucement, doucement!

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Allons, à toi, Cléon; une tendre accolade!

CLÉON, *à Géronte, en l'embrassant avec transport.*

Mon oncle! mon cher oncle!...

GÉRONTE, *l'interrompant, en s'essuyant et le repoussant.*

Ah! j'en serai malade!..

Retire-toi, bourreau !.... Tu me fais outrager;
Mais, avant qu'il soit peu, je saurai m'en venger!

CLÉON.

Quoi! lorsque mes amis s'empressent à vous plaire....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dissipe, mange, bois; ce n'est plus mon affaire.
Je t'abandonne.

LE COMTE, *à Géronte.*

Au fond, de quoi vous plaignez-vous?

GÉRONTE.

De quoi je me plains?

LE COMTE.

Oui?

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux!

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE, *effrayé.*

Bientôt?

LE MARQUIS.

Assurément!.... A parler de bon sens,
C'est une honte à vous de vivre si long-tems,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience!

LE BARON.

LE BARON.

Insolent !... Tout au moins, respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller ? Je n'aime point le bruit;
Je m'en retourne à table, et qui m'aime me suit.

(*Il rentre dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCENE XI.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, LE COMTE, ARAMINTE, CARTON, *et plusieurs autres convives.*

CLÉON, *à Géronte.*

Je suis mortifié, mon oncle....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Point d'excuse !
Je n'écoute plus rien !... On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre !... C'en est fait, je ne te connois plus !

CARTON, *à Cléon.*

Puisque pour l'appaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête, au besoin, à réparer ta perte !

ARAMINTE, *à Cléon.*

Sans doute!

BÉLISE, *à Cléon.*

J'en réponds?

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Je m'en ferois honneur?

CIDALISE, *à Cléon.*

J'en ferois mon plaisir!

FLORIMON, *à Cléon.*

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnoissance.
Vas, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE, *à tous les convives, en montrant Cléon.*

Il m'offense
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui!

CLÉON, *à Géronte.*

Vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien!

LE BARON, *à Cléon.*

On vous flatte aujourd'hui,
Et, jusques au besoin, on vous promet merveilles;
Mais s'il vient, parlez-leur : ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE, *à tous les convives.*

Messieurs, m'en croirez-vous? rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

(*Araminte, Bélise, Cidalise, Arsinoé, Florimon, le Comte, Carton et tous les autres convives rentrent dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCENE XII.

CLÉON, LE BARON, GÉRONTE.

CLÉON, *à Géronte.*

MON oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GÉRONTE.

Vas trouver ta cohue, et me laisse en repos!

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je me retire donc sans un plus long propos.

(*Il rentre dans l'intérieur de son appartement.*)

SCENE XIII.

JULLIE, *entrant et écoutant, d'abord, dans le fond;* GERONTE, LE BARON.

GÉRONTE, *au Baron.*

ALLONS, passons chez vous!... Qu'on appelle un Notaire.

LE BARON.

Un Notaire?

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu!

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu!

JULIE, *à Géronte, en s'avançant avec précipitation vers lui.*

Ah! qu'entends-je? Monsieur, vous sera-t-il possible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, et je veux le punir!

JULIE.

Je demande sa grace, et je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse.
Ayez pitié de moi, qui l'aime avec tendresse!

GÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez; mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entiere,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritiere.

JULIE.

Qui? moi, Monsieur?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que, dès ce soir,
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès long-tems je connois votre prudence insigne;
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne.
Sinon, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins, seule, vous jouirez.
Vous êtes, après lui, ma plus proche parente:
De plus, vous êtes sage, économe, prudente;
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien!..

(*Au Baron.*)

Allons, mon cher Baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire.
J'assure à la vertu sa rétribution;
Et me venge, en faisant une bonne action!

(*Ils sortent, tous les trois.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, LE BARON, JULIE.

GÉRONTE, *à Julie.*

En vertu de mon seing, et du seing du Notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le Ciel me punisse et m'abîme à l'instant
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne!

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur; et je vous jure aussi, de mon côté....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage,
Envers qui que ce soit, au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne, le premier,
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON.

Vous avez très-grand tort! S'il n'a plus rien à craindre

Dans ses égaremens qui pourra le contraindre?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu:
Otez-lui ce frein-là, vous alliez voir beau jeu!

JULIE.

Tant mieux pour lui!

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui; car pour moi j'opine
Que, pour se corriger, il faut qu'il se ruine.
Alors, ses faux amis, ses lâches séducteurs
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs.
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes;
Et, s'étant convaincu que le siecle où nous sommes
N'est que corruption, interêt, fausseté,
Lui-même, il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage;
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher!

JULIE, *vivement.*

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abîmé; j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie?

JULIE.

Oui, sa terre est à moi,
Ses bijoux, son argent; j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi!
J'en suis charmé, ravi!

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente et qui se donne au bien
Vaut cent fois mieux qu'un homme!

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais, par quel moyen
Avez-vous pu?...

JULIE, *l'interrompant.*

Tantôt vous saurez notre histoire
Elle vous surprendra .... Mais, voulez-vous me croire?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égaremens.
Vous donnerez matiere à des événemens

Qui précipiteront ses regrets et sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers... A mon tour, je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner !

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique peu propre à feindre.
Mais, il est des momens où l'on doit se contraindre,
Et je sens, comme vous, que Julie a raison.

SCENE II.

CLÉON, GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

CLÉON, *à part, en entrant avec précipitation.*

(*Appercevant Julie et le Baron.*)

JE veux voir si mon oncle... Encor dans ma maison
Le Baron et Julie !... Ah ! que je vais entendre
De beaux sermons ! ... Je suis en train de me défendre
Et de leur dire, à tous, leur fait, en quatre mots !

GÉRONTE, *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu.

CLÉON, *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du sens, de l'esprit, et je sais me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute !

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'aime ma liberté, plus que mon intérêt ;
Et mon unique loi, c'est tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah ! c'est parler cela !

JULIE, *à Cléon.*

Qui songe à vous contraindre ?

CLÉON.

Qui ? Vous trois ; et j'étois assez sot pour vous craindre !
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi ;
Mais, contre ma foiblesse on m'a bien affermi !

GÉRONTE.

Vertubleu ! mon neveu, comme vous êtes brave !

CLÉON.

Oui, je leve le masque et cesse d'être esclave !

LE BARON, *à Géronte.*

Il prend le mors aux dents !

CLÉON.

Vous aurez beau pester,
Je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence !

Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les censeurs en crever de dépit!...
(*A Géronte et au Baron.*)
Vous m'entendez, Messieurs?

GÉRONTE.

Ah! fort bien!

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquens! et....

CLÉON, *l'interrompant.*

Plus de politique,
C'est un art dont jamais je ne me piquerai! ....
(*A Géronte.*)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai;
Pour y bien réussir j'ai le cœur trop sincere!...
(*Regardant Julie.*)
Il faut être né faux pour aimer le mystere,
Pour aller à ses fins, sous un masque trompeur:
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur!...
(*A Julie.*)
Vous m'entendez, Madame?

JULIE, *en souriant.*

Oui, j'entends à merveille!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille!

CLÉON.

Je serois un grand fou de me régler sur vous!

GÉRONTE.

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord !

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous,
Est-il quelque défaut plus bas que l'avarice ?
Il suffit de paroître entiché de ce vice
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur ?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse.
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse :
Quiconque en fait usage avec eux va de pair ;
Et pour paroître grand il faut prendre un grand air !
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale ;
Et, sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modele, et suivez mes leçons.

GÉRONTE, *en riant.*

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge !

CLÉON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GÉRONTE, *au Baron.*

Il parle comme un livre, et raisonne si bien
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien !

CLÉON.

C'est un pesant fardeau, dont je veux vous défaire !

GÉRONTE.

Non, je vous en dispense, et j'en fais mon affaire.
Puisque à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu ! j'y vais aussi travailler de bon cœur !

CLÉON.

Ah! vous me plaisantez !

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure !
En vous croyant un fou je vous faisois injure,
Et c'est moi qui l'étois.

LE BARON.

Il faut en convenir ;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie ?

LE BARON.

Tout de bon !

GÉRONTE, *à Cléon.*

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé !
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune...
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune....

(*Ils s'embrassent.*)

Adieu, mon doux neveu ; tenez-vous en gaîté.
Coupez, taillez, rognez, en pleine liberté.

Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire !

CLÉON,

Quoi ! sérieusement vous n'êtes plus fâché ?

GÉRONTE.

Plus du tout ! Vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse et mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence !
J'étois un idiot, un buffle, un animal ;
Dès demain, je régale, et je donne le bal.

LE BARON, *à Cléon.*

Et j'y danserai !

JULIE, *à Cléon.*

Moi, j'en veux être la Reine.

GÉRONTE.

(*Montrant Cléon.*)
C'est comme je l'entends... Ma présence le gêne,
(*A Cléon.*)
Laissons-le à ses amis... Touchez là, mon neveu ;
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu.
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure et l'envie !

(*Il sort, avec le Baron.*)

SCENE III.

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

PAR un ton si nouveau je suis déconcerté !

JULIE.

Eh ! quoi, vous fâchez-vous de votre liberté?

CLÉON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte !

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Etes-vous de concert pour vous moquer de moi ?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi
Votre oncle vous blâmoit; il reconnoît sa faute :
Vous aviez un tyran, et c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts.
Je l'en ai tant prié qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue,
Je suivrai son exemple; et mon cœur désormais
Veut se montrer, par-là, sensible à vos bienfaits.

Je vous ai rebuté par mon humeur austere ;
Quand vous vous en vengez c'est à moi de me taire.
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON, *embarrassé.*

Cet excès de bonté...

JULIE, *l'interrompant.*

L'inconstance est permise,
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi ; je le dois avouer,
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer !

CLÉON.

Vous êtes bien piquée, et de mon inconstance....

JULIE, *l'interrompant.*

Je la vois, je vous jure, avec indifférence !

CLEON.

Mais, au fond, vous m'aimiez ?

JULIE.

Eh ! mais, oui ; je le croi.

CLEON.

Et vous aviez, de même, un ascendant sur moi,
Que je vaincrai bientôt.

JULIE, *en soupirant.*

Vous aimez Cidalise ?

CLÉON.

Ma résolution n'étoit pas trop bien prise ...
Mais vous la confirmez, et cela me suffit.
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit !

JULIE.

Et l'amour le suivra ?

CLÉON.

C'est ce que je souhaite!

JULIE.

Je le souhaite aussi!

CLÉON.

Vous serez satisfaite !

SCENE IV.

CIDALISE, CLÉON, JULIE.

CIDALISE, *à Cléon.*

ON vous attend, Cléon ; que faites-vous ici ?
Un raccommodement ?

JULIE.

Non ... puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace!

JULIE.

Vous voyez ? je suis bonne !

CIDALISE.

Eh ! pas trop .. Entre nous,
Est-ce ma faute à moi si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah ! mon Dieu ! point du tout ! je sais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidele, et rien qui le soutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat !

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre.
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît ;
Mais il aime, du moins, sans aucun intérêt !

CLÉON, *à toutes deux, en se mettant entr'elles.*

Eh ! Mesdames, cessez,...

JULIE, *l'interrompant, à Cidalise.*

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une ame intéressée.
Mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal ; et vous connoîtra mieux !

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage

De l'emporter sur vous, qui vous croyez si sage!...
Si les dons de Cléon...

CLÉON, *l'interrompant.*

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours!

CIDALISE, *montrant Julie.*

Mais je croi
Que je puis lui répondre?

CLÉON.

Oui; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur, et d'épargner Julie!

CIDALISE.

Comment! vous exigez?...

CLÉON, *l'interrompant.*

Moi? je n'exige rien....
Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis, comme elle, ici dire ce que je pense.

JULIE, *montrant Cléon.*

Oui, vous y pouvez tout, grâce à son inconstance!
Votre triomphe est beau! chacun vous l'envîra;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira!

(*Elle rentre dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCENE V.

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

Qu'autant qu'il lui plaira? .... Je la trouve plaisante !
On ne sauroit tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre.

CLÉON, *l'arrêtant.*

Ah! de grace ! arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc ! je souffrirai toutes ses duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légere offense !

CIDALISE.

La priere, sans doute, a de quoi me flatter! ....
Si bien que, pour vous plaire, il faut la respecter?

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révere et l'honore.
N'en soyez point jalouse; et l'amour qui nous joint...

SCENE VI.

CARTON, CLÉON, CIDALISE.

CARTON, *à Cléon.*

Toujours des pour-parlers? Nous ne joûrons donc point?
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE, *à Cléon.*

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver?... Mais...

CLÉON, *l'interrompant.*

On l'en punira;
Et de tous ses mépris le jeu nous vengera!

CIDALISE.

Oui, vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
Et, guidé par l'amour, courons à la fortune!
(*Elle lui donne la main, et elle passe, avec lui et Carton dans l'intérieur de l'appartement.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, *seule.*

O Ciel ! vit-on jamais un revers plus funeste ?
Pauvre Cléon ! tu viens de jouer de ton reste ;
Te voilà ruiné, sans ressource !... Le sort
Paroît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie !

SCENE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

Eh ! bien, a-t-on fini cette grande partie ?
Ma fille en étoit-elle ?

FINETTE.

Oui, Monsieur, sûrement

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur ?

FINETTE.

Épouvantablement !

LE BARON.

L'expression est neuve !

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vue arriver, et j'ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez vous m'étonneriez peu.
Ma Maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l'ont brusquée,
Et, par cent traits malins, l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille, et plus on la railloit ;
Mais, sans rien répliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en est vengée, en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvoit sa présence importune,
Et vouloit s'en défaire, en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
« Hé bien, a dit Madame, il faut vous satisfaire.
» Ruinez-moi, Monsieur, si cela peut vous plaire.
» Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi ; toujours même aventure.
Jusqu'au trente et le va leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux, ma prudente Maîtresse,
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.
Enfin,

Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué;
Et, jusqu'à quatre fois, elle l'a débanqué!

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable!

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et, jettant sur Julie un regard furieux:
« Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux! »
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit, sans marquer ni tristesse, ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement
Que l'on vient la prier, avec empressement,
De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma Maîtresse attendrie
Ne sait quel parti prendre, et balance long tems.
Un messager pressant vient d'instans en instans.
Elle rejoint Cléon, lui parle, le console.
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
» Que quand sur moi le sort épuiseroit ses coups
» J'expirerois plutôt que de m'en prendre à vous.
» Mon respect en répond, l'honneur me le commande;
» Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu;

LE BARON.

De quel jeu parles-tu ?

FINETTE.

C'est au Trente et Quarante
Que Cléon a trouvé la fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas,
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où, pour plumer leur dupe ils n'ont plus nul moyen;
Car tout est à Madame, et Cléon n'a plus rien!

SCENE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Julie.*

Ce que j'apprends ici me paroît incroyable!
Y dois-je ajouter foi ?

JULIE.

Rien n'est plus véritable,
J'ai ruiné Cléon! Ma rivale en fureur
Est, encor plus que lui, sensible à son malheur.
Elle pleure, elle crie, elle se désespere.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colere,

Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde;
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le monde.
Enfin, graces au Ciel, mon triomphe est parfait!
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet;
Si tous ces grands amis, qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté, quand il étoit heureux,
Et si j'ai, de tout tems, bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, sur-tout, est ce qui m'intéresse:
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur et de honte...
Je sors pour informer le bon-homme Géronte
De cet événement, et je reviens ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

COMMENT prétendez vous user de la victoire ?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

FINETTE.

Ma foi! j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux !

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance!
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance ?
Il vous doit, tout au moins, faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion !

JULIE.

Le tems amene tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire!
Se peut-il que sur vous vous ayiez tant d'empire ?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même:
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime !

FINETTE.

Il est assez puni, Madame, en vérité!

JULIE, *en souriant.*

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité ;
Et, pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise. On verra, par l'effet,
Que, loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use pour le guérir d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, Madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remèdes trop doux
Ce seroit tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grace !...
(*Appercevant Cléon.*)
Laissez-moi faire; il vient.

SCENE V.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, *d'un air furieux, parlant à quelqu'un, dans la coulisse, et qu'on ne voit pas.*

NON, ne me suivez pas:
Je veux lui parler seul.

FINETTE, *bas, à Julie.*

Fuyez, doublez le pas;
Il est hors de lui-même!

CLÉON, *à Julie, qu'il voit vouloir l'éviter, et qu'il arrête.*

Un moment d'audience.
Eh! quoi, d'un malheureux vous fuyez la présence?
Barbare! ingrate! .... Eh! bien, me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez!

JULIE.

Le sort....

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous triomphez, ingrate!
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me désespere, est un charme pour vous!
J'écoute mon respect: il retient mon courroux;

Mais je veux une fois vous dire ma pensée.
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéressée!
Vous n'aimiez point Cléon ; vous adoriez son bien!
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien!
Je vais à mes amis demander un asile ;
En vous laissant chez moi triomphante et tranquille,
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais!
Dans mon désastre affreux c'est ce qui me console;
Et j'espere ....

(*Julie fait à Cléon une profonde révérence, et sort.*)

SCENE VI.

CLÉON, FINETTE.

CLÉON.

ELLE sort .... sans dire une parole!
Voilà son dernier coup, l'outrage et le mépris!

FINETTE.

Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi! je me calmerois, lorsque sa barbarie,
Son sang-froid insultant rallument ma furie?

SCENE VII.

CIDALISE, CLÉON, FINETTE.

CLÉON, *à Cidalise.*

AH! Madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur!
Il brûle d'être à vous; achevez votre ouvrage.
Ne lui permettez plus un indigne partage;
Sauvez-le de lui-même; il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains, pour n'en sortir jamais?

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse?...
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité!

CLÉON.

Je vais la détester!...
Désormais tout à vous, j'ose vous protester....
(*Voyant que Cidalise a un air contraint et embarrassé.*)
Vous ne m'écoutez point?

CIDALISE, *montrant Finette.*

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi?... Tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour vous mieux prouver à quel point je la hais,

Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
(*Feignant d'hésiter.*).
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Si je vous le révele,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Acheve ?... Il faut s'armer
De courage... Quel coup va l'accabler encore ?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur, déja prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous ? son oncle l'abandonne !

CLÉON, *à Cidalise.*

Ah ! ne le croyez pas ; je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé, pour se venger de vous ;
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux !

CLÉON.

Quoi donc ?

FINETTE, *d'un air affligé.*

Le méchant oncle !... Ah ! quelle ame traîtresse !
Quel fourbe ! il assassine, au moment qu'il caresse !...
Oui, Monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs, d'un air tendre et benin,
Il venoit de signer votre ruine entiere,
En vous déshéritant, d'une indigne maniere ;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrace est pleine, infaillible, authentique,
Et Julie est, Monsieur, sa légataire unique !

CLÉON.

Julie ?... A-t-elle pu pousser l'indignité ?...

FINETTE, *l'interrompant, en prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre Terre aussi, que vous avez vendue...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu sa Terre ?

FINETTE, *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perdue...
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché...
(*A Cléon.*)
Mais, si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante !...
(*Feignant d'hésiter.*)
Ma Maîtresse...

CLÉON.

Poursuis ?

FINETTE, *hésitant encore.*

Sous le nom de Dorante...

CLÉON.

Eh! bien ?

FINETTE.

A fait, sous main, cette acquisition.
Votre Terre est, Monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide! au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que, pour l'appaiser...

FINETTE, *l'interrompant, en soupirant.*

Ah ! c'est un cœur de roche:
Elle convoite tout, et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présens, et vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable !...
Adieu... j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
(*Montrant Cidalise.*)
Et Madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

(*Elle s'éloigne, les contemple quelque tems, et sort en souriant, avec malice.*)

SCENE VIII.

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

EH! bien, vous le voyez, ma disgrace est complette?

CIDALISE, *brusquement.*

Oh! rien n'y manque!

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux!...
Juste Ciel! ah! sans vous que je serois à plaindre,
Madame!... A mon malheur rien ne sauroit atteindre;
Mais, puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asyle,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un air froid et embarrassé.*

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, et dépens d'un tuteur,
Qui

Qui dès qu'il apprendroit vos disgraces diverses
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors...

CLÉON, *l'interrompant.*

Le trait est généreux!
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie!...
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs!..

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton de hauteur.*

Ah! Cléon, finissez!..
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCENE IX.

LE MARQUIS, CLÉON, CIDALISE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Bon soir, Cléon. J'accours, pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grece, en méprisant le bien,
Te voilà vraîment libre et vis-à-vis de rien.

Parbleu ! j'en suis ravi !... Même sort nous rassemble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble!

CLÉON, *d'un ton de colere.*

Viens-tu pour m'insulter ?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi !
Un revers ta rendu tout aussi gueux que moi...
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie...
Tu nous prêtois ? Ton tour est venu d'emprunter.
Pour y bien réussir tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misere,
Mais ne dégradent point leur noble caractere.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer....
C'est à quoi je me fixe ; ou, si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, et n'a rien qui m'étonne!

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur ?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur ?

LE MARQUIS.

De l'honneur ?... On n'en a qu'autant qu'on fait figure....

(*Montrant Cidalise.*)

Ah ! je vois ce que c'est. Madame te rassure ;
Tu crois...

CLÉON, *l'interrompant.*

Non ; mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendois de sa part une main secourable ;
Mais son cœur, effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur,
Qui ne souffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui ? lui, te traverser ?... Pitoyable défaite !
C'est un vieux idiot, un homme qui végete,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLÉON, *à Cidalise.*

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable ?

CIDALISE, *montrant le Marquis.*

Écoutez-vous un fou ?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins, par intervalle... Ah ! je vous connois bien...
(*En montrant Cléon.*)
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien ;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire !

CIDALISE, *ironiquement.*

Il n'a qu'à se former sur votre caractere,
Il ne sauroit manquer !

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera ;
Et les avis d'un fou pourroient le rendre sage.

CIDALISE.

Eh ! bien, pour son repos, je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur, qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais ! et toujours, en secret,
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit su m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en est témoin ; ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, et suivi mon dépit !
Vous m'aviez aveuglé ; vous me rendez la vue,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue !

CIDALISE, *ironiquement.*

J'aime ce ton tragique ; il vous sied à ravir !...
Dans vos besoins urgens il pourra vous servir !...
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse, en paix, méditer votre rôle !

(*Elle sort, d'un air dédaigneux.*)

SCENE X.

CLÉON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cette scene m'a plu, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais, sur le champ, en informer ma sœur.
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

CLÉON, *le retenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée!

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arriere pensée;
Et je veux pénétrer si ma sœur, en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

CLÉON, *seul.*

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne!

SCENE XII.

BÉLISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMON, *et plusieurs autres convives;* CLÉON.

ARSINOÉ, *à Bélise, en montrant Cléon.*

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne:
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi! déshérité,
Après qu'il s'est perdu? C'est trop, en vérité!

ARAMINTE, *à Cléon.*

Ah! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre?
J'en ai presque pleuré!

BÉLISE, *à Cléon.*

Je n'ai pu m'en défendre;
Et votre sort me fait, vraîment, compassion!

CLÉON, *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection!

CARTON, *à Cléon.*

La fortune sur toi semble épuiser sa rage:
Le remede à cela c'est d'avoir bon courage!

FLORIMON, *à Cléon.*

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc....
Où donc est Cidalise?

CLÉON.

Elle est déja partie!

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur on quitte la partie!

BÉLISE, *à Cléon.*

C'est jouer bassement!

ARAMINTE, *à Cléon.*

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer!

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Pour moi, je la croyois tendre et compatissante;
Mais je me trompois bien!... Je serai plus constante....
(*A Cléon.*)
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardens je vous seconderai;
N'en doutez point!... Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurois plus soutenir votre vue.

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

CLÉON, BÉLISE, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, *et les autres convives.*

BÉLISE, *à Cléon.*

J'AI pour vous, à coup sûr, les mêmes sentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens!...
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime!
Adieu!... Consolez-vous.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

CLÉON, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, *et les autres convives.*

CARTON, *à Cléon.*

OUI, oui, console-toi;
C'est le meilleur parti!

ARAMINTE, *à Cléon.*

Comptez toujours sur moi.

(*Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment, avec lui, et elle est suivie de tous les autres convives, excepté de Florimon.*)

SCENE XV.

CLÉON, FLORIMON.

CLÉON.

COMMENT ! dans mon malheur, voilà donc ma ressource ?
On me fait compliment, et puis on prend sa course !...
Ah ! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois ?

FLORIMON.

Non... Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misere ?
On les plaint, tout au plus ; et l'on croit beaucoup faire !

CLÉON.

Ce sont-là les amis qu'on espere trouver ?
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver...

FLORIMON, *l'interrompant brusquement.*

Tu m'éprouves aussi... Je m'en vais.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

CLÉON, *seul.*

AH ! le traître !
Avec quelle impudence il ose méconnoître
Un ami toujours prêt à l'aider !... Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur ?

SCENE XVII.

LE COMTE, CLÉON.

CLÉON, *allant au-devant du Comte, qui veut l'éviter.*

CHER ami ! savez-vous jusqu'où va ma disgrace ?
Déja de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, *en souriant.*

Quoi ! pensiez-vous en avoir ?

CLÉON.

Ah ! que je m'abusois !... J'en suis au désespoir !

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.

Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé, jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richesses.
On vouloit partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvoit tout chez vous : on n'y trouve plus rien ;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien...
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs ?

LE COMTE.

Moi ?... j'étois comme un autre au rang de vos flatteurs....
Mais vous n'en aurez plus. Grace à votre misere,
Chacun à votre égard va devenir sincere.

CLÉON.

Eh ! quoi, m'attendiez-vous à cette extrémité
Pour m'oser librement dire la vérité ?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances...
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai... je ne suis pas un sot...
On m'a berné, pourtant, comme un franc idiot....
Les plus fins sont trompés ; et cette indigne veuve,
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment ?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un espoir flatteur,
J'ai tâché, par vos dons, de m'acquérir son cœur.
Je les sollicitois, de concert avec elle;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle,
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéressé que le Ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Etes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos amis ? Tout n'est que fausseté !
Qui croit s'en garantir, grossiérement s'abuse ;
Elle regne par-tout, et voilà mon excuse....
Adieu !

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

SCENE XVIII.

CLÉON, *seul.*

JE ne dis rien, car je suis confondu !

SCENE XIX.

PASQUIN, *entrant d'un air affligé;* CLÉON.

CLÉON.

QUE viens-tu m'annoncer ?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu...
Ce fripon d'Intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets, vient de plier bagage,
(*Tirant de sa poche un papier, qu'il lui présente.*)
Et n'a laissé chez lui que ce Billet ouvert.

CLÉON, *prenant le Billet.*

(*A part.*)
Donne... Pour me trahir tout paroît de concert...

(*Ouvrant le billet et le parcourant des yeux.*)

Lisons... C'est à Gripon que ce Billet s'adresse.
Il est daté de Brest, et ceci m'intéresse ..
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement!..
Ah ! qu'il vient à propos en ce fatal moment!...

(*Il lit.*)

« Voici pour votre Maître une triste nouvelle :
» Le vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
» Par une aventure cruelle,
» Vient de faire naufrage, en approchant du port. »

(*A part, après avoir lu.*)

Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête?
Et mon dernier espoir périt dans la tempête !...
Mer barbare et perfide, autant que mes amis !...
Que vais-je faire? ô Ciel!

PASQUIN.

Me seroit-il permis
De vous dire deux mots?

CLÉON.

Va-t-en trouver Julie,
De ma part.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, *sanglottant.*

L'affaire est faite, on vient de les congédier!

CLÉON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine ...
Mais, qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obstine
A ne vous point quitter; et, jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort!

CLÉON.

Que feras-tu de moi?... je suis un misérable!

PASQUIN.

Le peu que je possede...

CLÉON, *l'interrompant, à part.*

Ah! ce trait-là m'accable!...
Voilà le seul ami qui me demeure!... Ingrats!
Et cet exemple-là ne vous confondra pas!...
(*A Pasquin.*)
Va-t-en... Laisse-moi seul au fond du précipice...

(*Montrant un fauteuil.*)

Donne-moi ce fauteuil... C'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, *lui prenant la main, et la lui baisant.*

Mon cher Maître !

CLÉON.

Va, sors,
Et tu m'obligeras !

(*Pasquin lui approche un fauteuil, et puis se retire.*)

SCENE XX.

CLÉON, *seul, se jettant dans le fauteuil.*

INUTILES remords !
Pourquoi me tourmenter?... O raison trop tardive!
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive ?

SCENE XXI et derniere.

JULIE, *entrant doucement et écoutant, d'abord, dans le fond;* CLÉON.

CLÉON, *se croyant seul.*

Je suis abandonné, trahi, déshérité;
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité!...
Compter sur des amis, quelle étoit ma folie!
Je leur pardonne à tous... Mais, vous, mais, vous, Julie!
Vous que j'ai tant aimée, et que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort?...
C'est là ce qui me tue!... Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance?
Les fureurs d'un amant, par vous-même abîmé,
Devroient-elles?.. Jamais vous ne m'avez aimé!
L'effet confirme trop un si juste reproche....
Jouissez de ma mort; je la sens qui s'approche....
(*Il se leve, et tire son épée.*)
Qu'elle vient lentement!... Il faut la prévenir;
Et, grace à ma fureur, mes tourmens vont finir!...
(*Il veut se frapper.*)

JULIE, *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon?

CLÉON.

O Ciel ! c'est vous, Julie?
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie?
Pourquoi ce soin?... Songez qu'il ne me reste rien !

JULIE.

Ingrat ! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une ame intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée !
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver ;
Et vous ai tout ravi, pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'étoit le seul remede.
Vous êtes maître encor de ce que je possede.
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre, avec transport !..
Il ne sauroit sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime ;
Il vous rend tout le vôtre, et se livre, lui-même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi ;
Vivez heureux, content, et vivez avec moi !

CLÉON, *se jettant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie !... ah ! vous me percez l'ame !...
J'adorois vos appas, votre vertu m'enflamme !
Elle me fait mourir de honte et de regret !

JULIE, *le relevant.*

Levez-vous... Grace au Ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime...

Allons chercher mon pere.... Instruit de mon dessein,
Il va vous assurer et mon cœur et ma main.
Votre oncle en est charmé !... Mon frere rentre en grace.
De nos divisions la discorde se lasse ;
Un Ciel pur et serein nous présage un doux sort,
Et la tempête, enfin, nous a mis dans le port !

CLÉON, *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur sont votre heureux ouvrage !
Pour comble de bienfaits, vous m'avez rendu sage ;
Et je vais éprouver, dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens !

FIN.

3231

3231

BIBLIOT

SCAFF

PLUTE

N.° CA